



Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

43 | 2021

Domestiquer la nature

Introduction

La nature, un objet historique à domestiquer ?

Yoan Boudes, Maxime Fulconis et Simon Hasdenteufel



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questes/5777>

DOI : [10.4000/questes.5777](https://doi.org/10.4000/questes.5777)

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juillet 2021

Pagination : 1-35

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Yoan Boudes, Maxime Fulconis et Simon Hasdenteufel, « Introduction
La nature, un objet historique à domestiquer ? », *Questes* [En ligne], 43 | 2021, mis en ligne le 30
octobre 2021, consulté le 07 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questes/5777> ; DOI :
<https://doi.org/10.4000/questes.5777>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés »,
sauf mention contraire.

Introduction

La nature, un objet historique à domestiquer ?

Yoan **BOUDES**, Maxime **FULCONIS** et

Simon **HASDENTEUFEL**

Sorbonne Université – Faculté des Lettres

Il y avait, à cette époque, en bordure de Rhône, dans un bois entre Arles et Avignon, un dragon mi-animal, mi-poisson, plus gros qu'un bœuf, plus long qu'un cheval, avec des dents aiguisées comme des épées, et cuirassé des deux côtés comme une tortue ; il se cachait dans le fleuve, tuait tous ceux qui le traversaient et coulait les navires [...]. Le nom de ce lieu en garde la mémoire, il s'appelle aujourd'hui Tarascon et non comme autrefois Nerluc, c'est-à-dire « noir lac » parce qu'il y avait là des bois noirs et ombreux¹

C'est en ces termes que Jacques de Voragine décrit, dans sa *Légende dorée*, la Tarasque. La bête soumettait les hommes à son joug jusqu'au jour où sainte Marthe aurait atteint ces rivages et, pour aider les habitants, se serait rendue dans le milieu hostile des paluds pour finalement parvenir à domestiquer le monstre. Apprivoisé, il suit désormais docilement la sainte en laisse. Celle-ci se dirige vers les habitants pour leur montrer le miracle mais, avide de vengeance et craignant que la bête ne redevienne sauvage, la population met finalement

¹ Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, trad. Alain Boureau, Monique Goulet et Laurence Moulinier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 555–556.

la Tarasque en pièce. Dans les différentes versions de la légende, c'est cette mort qui permet aux hommes de fonder les établissements de Tarascon et Beaucaire.

La Tarasque est, à bien des égards, un symbole : celui du paganisme vaincu par le christianisme mais aussi, et surtout, une métaphore du rapport entre les individus et l'environnement au sein duquel ils font société. Fortement marqué par les marais, le sud de la Gaule avait connu à l'époque romaine de nombreuses opérations de bonification qui entraînèrent la disparition de nombreux « bois noirs » et marécages. La légende préchrétienne de la Tarasque renvoie peut-être en ce sens à la domestication de l'environnement menée à bien dans la région entre le 1^{er} siècle avant et le 1^{er} siècle après J.-C. Mais lorsque Jacques de Voragine écrit, entre 1261 et 1266, l'évocation littéraire de ce passé peut aussi faire écho au contexte du XIII^e siècle.

En effet, si nombre d'aqueducs antiques avaient été abandonnés au cours du haut Moyen Âge et si les espaces humides avaient regagné du terrain, la croissance sans précédent que connaissent les XII^e et XIII^e siècles entraîne une nouvelle grande phase de domestication du milieu, dont l'assèchement de l'étang de Montady, près de Béziers constitue un exemple spectaculaire². Ces travaux s'expliquent par la pression démographique du XIII^e siècle, au cours duquel la faim de céréales se mue en soif de terres arables. En conséquence, l'archevêque de Narbonne autorisa en 1247 les copropriétaires de l'étang à l'assécher. L'opération, achevée au terme de vingt ans de travaux, est un tour de force technique : depuis le point bas d'une vallée située à 1,3 kilomètre, un aqueduc souterrain est creusé pour se diriger en pente douce vers le

² Jean-Loup Abbé, « Assécher un étang en Languedoc au Moyen Âge : techniques et parcellaire. L'exemple emblématique de Montady (Hérault) », dans *Centre-Region-Periphery : Medieval Europe 2002 Basel*, dir. Guido Helmig, Hertingen, cop. Archäologische Bodenforschung Basel-Stadt, 2003, vol. III, p. 33–39.

fond du lac. Et, lorsqu'en 1268, le tunnel perce enfin le fond de l'étang, celui-ci se vide telle une vaste baignoire. Quant à la cuvette asséchée de l'étang, elle est systématiquement creusée de fossés qui convergent vers ce siphon artificiel. Ces ruisseaux qui découpent des champs de formes triangulaires donnent ainsi à l'ancien étang l'aspect d'un soleil. Si l'assèchement de Montady, comme celui de dizaines d'autres dans la région, a été possible, c'est que les connaissances en ingénierie hydraulique font de considérables progrès au cours du XIII^e siècle, notamment du fait des échanges culturels avec le monde islamique et des progrès des techniques minières³.

La maîtrise de l'espace naturel est alors telle que dans des villes d'Italie centrale comme Pérouse ou Orvieto, de vastes aqueducs que les Romains n'étaient jamais parvenus à édifier font désormais jaillir l'eau au centre de la ville, pourtant située sur des reliefs dominant la plaine. S'étirant sur des kilomètres, ces ouvrages drainent d'abord des sources de montagne dans des conduits à l'air libre, aménagés à même les lignes de côte. Puis, dans la vallée, une grande muraille percée d'arches prend leur relais⁴. Si les Romains élaboraient des aqueducs à pente constante qui fonctionnaient grâce au seul ruissèlement, la technique est ici perfectionnée : pour économiser en matériau de construction, l'aqueduc

³ Voir Muhammad al-Fa'iz, *Les maîtres de l'eau : histoire de l'hydraulique arabe*, Arles, Actes Sud, 2005 ; Pierre-Louis Viollet, *Histoire de l'énergie hydraulique : moulins, pompes, roues et turbines de l'Antiquité au XX^e siècle*, Paris, Presses de l'École nationale des ponts et chaussées, 2006 ; Marie-Christine Bailly-Maître, « Paysages miniers médiévaux : essai de restitution à partir des données de l'archéologie et de l'archéométrie », dans *Marqueurs des paysages et systèmes socio-économiques*, 2008, Rennes, PUR, p. 89–100 ; Robert Halleux, « De l'hydraulique minière à l'hydraulique somptuaire », dans *Jeux d'eau. Moulins, meuniers et machines hydrauliques : XI^e-XX^e siècle*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2008, p. 123–142.

⁴ Guiliano Romalli, « L'aquedotto medievale di Perugia e l'adduzione idrica nelle realtà comunali centroitaliane », dans *Arnolfo di Cambio e la sua epoca : costruire, scolpire, dipingere, decorare*, Rome, Viella, 2007, p. 317–330 ; Lucio Riccetti, *La città costruita : lavori pubblici e immagine in Orvieto medievale*, Florence, Le lettere, 1992.

est plus bas en son centre que sur ses deux extrémités. L'eau, mise sous pression dans une canalisation de terre cuite ou de plomb, remonte en altitude sur la partie finale du tracé, tandis que les tuyaux disparaissent dans les plateaux sur lesquels sont édifiées les deux villes. Sous les rues, c'est tout un réseau de canalisations souterraines en pression qui alimente d'abord la monumentale fontaine de la place publique, puis de nombreuses autres situées sur les places des quartiers⁵. L'eau est finalement bien « domestiquée », amenée au cœur de l'espace habité.

Les exemples pourraient être multipliés mais ces quelques éléments liés à la seule ingénierie hydraulique suffisent à montrer à quel point les sociétés médiévales ont été en mesure de domestiquer leur environnement pour l'agrément humain. À la lumière de ces cas, les relations que les populations médiévales ont entretenu avec la nature se comprennent d'abord comme des actions visant à transformer l'environnement pour l'agrément humain. L'expression « domestiquer la nature » renverra donc, dans le présent volume, à de multiples outils techniques et intellectuels qu'hommes et femmes du Moyen Âge ont élaborés pour comprendre, s'approprier et s'insérer dans divers environnements.

La nature en culture

La nature médiévale : Création, créatrice et créatures

Si l'emploi du terme *nature* pour désigner l'« ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaines⁶ » semble évident aujourd'hui, son sens et ses contours n'en appellent pas moins à être remis en perspective. En effet, le

⁵ Gustavo Cuccini, *Arnolfo di Cambio e la Fontana di Perugia*, « *pedis platee* » : *percorsi umbri del maestro di Colle Val d'Elsa*, Pérouse, Guerra stampa, 1989.

⁶ « Nature », *Trésor de la Langue française informatisé*, Centre national de Ressources Textuelles et Lexicales, CNRS – Atilf [en ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/nature>, page consultée le 11 mars 2020].

terme de « nature » est largement polysémique au Moyen Âge, en latin comme en langue vernaculaire. Alain de Lille ne signale par exemple pas moins de onze sens la concernant⁷.

La nature est une figure souvent allégorisée dans la pensée médiévale, comme l'attestent nombre de représentations et de textes littéraires. C'est le cas du *Roman de la Rose* où près de 2700 vers sont consacrés à un long discours sur la nature à portée encyclopédique et morale, véritable œuvre dans l'œuvre⁸. Puissance englobante et allégorisée, Nature personnifiée s'y présente elle-même comme « chambrière », « connetable », « vicaire » de Dieu⁹, ou comme une forgeronne qui prend sa suite pour perpétuer les formes du vivant. Créatrice et exécutante de Dieu, elle a la charge du cours habituel des choses, c'est-à-dire de la perpétuation du vivant et de la reproduction. Dans l'un des manuscrits du texte, une miniature représente ainsi sa « forge » comme un couple d'amants au lit, en plein ébat sexuel¹⁰.

Cependant, « nature » peut aussi renvoyer au créé lui-même, résultat de l'action générative de Nature. Le Moyen Âge distingue ainsi, dès le XIII^e siècle, la *natura naturans* et la *natura naturata*¹¹. Les deux voies coordonnées du participe figurent ainsi le lien indéfectible et ontologique entre création et créatures. Le monde créé porte la trace de

⁷ Cité dans l'article de Jean-Luc Solère, « Nature », *Dictionnaire du Moyen Âge*, dir. Claude Gauvard, Alain de Libera et Michel Zink, Paris, PUF, 2004, p. 967–976.

⁸ Sur l'histoire de la personnification de la nature comme puissance, voir Pierre Hadot, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2004.

⁹ Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. et trad. par Armand Strubel, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Lettres gothiques », p. 878, v. 16785–16786.

¹⁰ Bibliothèque nationale de France, manuscrit fr. 1565 (Paris, 1352), fol. 104v.

¹¹ Voir Olga Weijers, « Contribution à l'histoire des termes “natura naturans” et “natura naturata” jusqu'à Spinoza », *Vivarium*, vol. 16, n° 1, 1978, p. 70–80 et Bernard Ribémont, « La vision de la nature chez les encyclopédistes du Moyen Âge : “Nature naturante” et “nature naturée” », dans *Nature et Encyclopédisme*, dir. Denis Hüe, Le Mesnil Brout, Association Diderot, 1991, p. 189–203.

son Créateur et se fait espace de lecture pour voir, comprendre et contempler ce dernier, comme nous le rappellent correspondances et schémas analogiques qui sous-tendent la pensée médiévale et que le genre du bestiaire, par exemple, exploite comme fondement rhétorique et intellectuel. Principe actif, génératif et moteur, Nature figure aussi l'ensemble du vivant qui en est issu. En cela, elle est un terrain d'investigation, de réflexion et de recherches qui peut être objet de connaissance.

Dans une acception générale, le terme « nature » pourrait donc se rapporter à la Création, entendue comme tout ce qui n'a pas été – ou pas encore été – transformé par l'action humaine. De fait, les traités théologiques, philosophiques et les œuvres de fiction tendent également à faire de la « nature » l'état originel et profond d'une chose, telle que Dieu l'aurait créée. Certains d'entre eux désignent d'ailleurs cette nature profonde d'un être par le terme d'« essence ». Aux yeux des contemporains, forêts, marais, mers, montagnes et bêtes sauvages peuvent apparaître comme les avatars les plus absolus d'un « naturel », intouché et comme préservé de toute altération. Ainsi, à l'espace de nature encadré par l'homme qu'est le verger où se réunissent Tristan et Yseut, pourrait répondre la nécessité de se tenir, de se retenir et de se dompter. Les amants, épiés par le roi Marc caché dans l'arbre, sont condamnés à domestiquer leur amour pour éviter d'être confondus, alors que la forêt sauvage leur offre une plus grande liberté pour se livrer à leur passion. De même, dans *Le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes, Yvain, lors de son épisode de folie, s'éloigne du monde des hommes en se plongeant dans la forêt, alors que ses compagnons, restés sains

d'esprit, le cherchent « dans les haies et dans les vergers¹² », espaces caractéristiques d'un monde naturel façonné par la domestication humaine. Son retour à la raison est d'ailleurs initié par l'ermite, personnage frontière qui connaît le monde civilisé mais s'en exclut volontairement. Il nourrit Yvain de viande désormais cuite, première étape civilisatrice pour celui qui, dans sa folie, se nourrissait de venaison « trestote crue¹³ ». Son parcours dessine ainsi un équilibre entre deux formes d'espaces, qui supposent chacun des valeurs et des pratiques différenciées : à la communauté des hommes, qui restructurent l'espace par leur savoir-faire, s'oppose l'espace du naturel, de l'intouché qui, peu à peu, s'apprivoise. C'est son indépendance vis-à-vis des activités humaines qui, en creux, formerait alors la nature.

Nature et Culture

La nature serait ainsi une création divine intouchée, dont l'être humain se saisit par une action de domestication. Pourtant, les environnements dans lesquels s'inscrivent les individus du Moyen Âge sont déjà le résultat de longs processus d'anthropisation. Cependant, les contemporains d'hier comme d'aujourd'hui n'en avaient pas nécessairement conscience. Il est par exemple intuitif de penser que les paysages de garrigue constituent le couvert végétal naturel de l'espace méditerranéen, alors même qu'ils ont été façonnés par des siècles d'élevage ovin, responsables de la disparition des vastes forêts de chênes

¹² « Querant le vont destre et senestre/ par les ostex as chevaliers/ et par haies et par vergiers », Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au Lion*, éd. Corinne Pierreville, Paris, Honoré Champion, 2016, p. 296, v. 2812–2814.

¹³ *Ibid.*, v. 2828. Sur cet enjeu, voir Yasmina Foehr-Janssens, « *Animal Studies* et littérature médiévale. Politiques de la domestication », *French Studies*, vol. 72, n° 4, 2018, p. 1–18, ici p. 3.

au profit de cette végétation dégradée¹⁴. De même, la grande majorité des forêts médiévales, pensées comme des lieux totalement naturels, sont en réalité profondément anthropisés¹⁵. En effet, au-delà de l'omniprésence des monastères dans le « désert » forestier, charbonniers et bûcherons travaillent au cœur des forêts les plus profondes et peuvent exporter le fruit de leur industrie fort loin grâce aux cours d'eau. Par ailleurs, la capture des grands mammifères est strictement interdite dans la quasi-totalité des bois, gérés pour constituer des réserves de chasse seigneuriale aussi giboyeuses que possible. Ainsi, la plupart des forêts médiévales étaient-elles à divers degrés domestiquées et appropriées, sans pour autant perdre leur caractère « naturel » aux yeux des contemporains. De manière plus générale, l'activité humaine ayant très tôt directement ou indirectement affecté tous les milieux, certes parfois de façon infinitésimale ou difficilement décelable, on pourrait considérer qu'à l'époque médiévale, « la nature » dans son acception la plus restrictive n'existait déjà plus depuis longtemps. Le naturel est ainsi, dans l'immensité des cas, ce que l'on pense à tort être intouché par l'être humain et qui, pourtant, a déjà été en partie transformé par son action.

Cette distinction nette entre nature et culture, déjà en germe dans la culture médiévale, est cependant largement le résultat d'une évolution

¹⁴ Annick Douguedroit, « La notion de climax appliquée à la Basse Provence calcaire », *Méditerranée*, n° 25, 1976, p. 55–71.

¹⁵ Au-delà du Moyen Âge, l'anthropisation des milieux est un processus ancien, que l'on peut remonter jusqu'à la domestication du feu, vers 400 000 ans avant notre ère, avec ses effets de transformation des paysages pour la commodité des activités humaines. Voir James C. Scott, *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États*, Paris, La Découverte, 2019, p. 53–59 ; Jean-François Pastre, Chantal Leroyer, Nicole Limondin-Lozouet, Pierre Antoine, Agnès Gauthier, Yann Le Jeune et Paul Orth, « Quinze mille ans d'environnement dans le bassin parisien (France) : mémoires sédimentaires des fonds de vallée », dans *Des milieux et des hommes : fragments d'histoires croisées*, dir. Tatiana Muxart, Franck-Dominique Vivien, Bruno Villalba et Joëlle Burnouf, Paris, Elsevier, 2003 p. 43-55 et *Paysages et gestion de l'eau : sept millénaires d'histoire des vallées et des plaines littorales en Basse-Normandie*, dir. Laurent Lespez, Caen, Presses universitaires de Caen, 2012.

historique postérieure. Face à cette tension entre continuité et discontinuité de l'homme et de son environnement, il est utile de recourir au schéma anthropologique que Philippe Descola propose dans *Par-delà nature et culture*¹⁶. Ce dernier invite à repenser les dynamiques et les relations entre l'humain et le non-humain selon un schéma de quatre ontologies : l'animisme, le totémisme, le naturalisme et l'analogisme. C'est cette dernière qui caractériserait l'Occident médiéval : les formes de vie y seraient marquées par la discontinuité de leurs physicalités (corps, modes de reproduction, d'habitat, d'alimentation, etc.) et de leurs intériorités (facultés sensorielles et émotionnelles, conscience). Cette conception réserve une place fondamentale au principe d'analogie pour penser les relations de l'ensemble, exploitant largement les réseaux de correspondances dans des perspectives sémiotiques, esthétiques ou épistémologiques (par exemple, le système des quatre éléments, qui traverse toutes les formes de vie). La rupture ne s'opèrerait qu'à l'âge classique, qui ferait basculer l'Occident dans une ontologie naturaliste. Dès lors seraient strictement distinguées la sphère humaine d'une part et, d'autre part, la sphère naturelle, cette dernière étant comprise comme tout ce qui n'est pas affecté par l'activité humaine, souvent pensée comme immuable et anhistorique. Héritiers de cette coupure naturaliste, qui infuse notre conception de l'espace comme nos modèles scientifiques, il

¹⁶ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture* [2005], Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2015. Pour une mise en perspective de cet apport anthropologique avec le monde médiéval, voir Florent Coste, « Philippe Descola en Brocéliande », *L'Atelier du Centre de recherches historiques. Revue électronique du CRH*, n° 6, 2010 [en ligne : <http://journals.openedition.org/acrh/1969>, consulté le 8 mars 2020] ; Jérôme Baschet, Jean-Claude Bonne et Pierre-Olivier Dittmar, *Le monde roman par-delà le Bien et le Mal. Une iconographie du lieu sacré*, Paris, Arkhê, 2012 ; *Adam et l'Astragale. Essais d'anthropologie et d'histoire sur les limites de l'humain*, dir. Gil Bartholeyns, Pierre-Olivier Dittmar, Thomas Golsenne, Misgav Har-Peled et Vincent Jolivet, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013, [en ligne : <http://books.openedition.org/editionsmsh/1696>, consulté le 12 mars 2018] ; Jérôme Baschet, *Corps et âmes. Une histoire de la personne au Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2016.

nous est nécessaire d'opérer un décentrement face à des témoignages médiévaux imprégnés de conceptions analogistes. Plutôt que de considérer que la nature est tout ce qui s'oppose à l'homme, de la réduire à l'espace sauvage qu'il n'aurait prétendument pas encore régulé et aménagé, il convient alors de prendre en compte la multiplicité des formes naturelles et du vivant pour rendre au concept de nature l'amplitude qu'il pouvait avoir à l'époque médiévale et qui était loin d'être antithétique avec l'homme, sa société et ses productions.

En effet, la nature ne semble presque jamais se définir explicitement, à l'époque médiévale, comme une entité dont l'humain serait totalement exclu. Ainsi, elle ne désigne jamais, comme l'écrit Michel Zink, le monde « en ce qu'il est vierge des artifices humains¹⁷ ». Dès lors, elle se comprend et se lit, pour lui, moins comme spectacle que comme participation. Puisqu'elle lui donne la vie, le définit et le soumet à ses lois, la nature « immerge » entièrement l'être humain, qui, dépendant d'elle, ne saurait en être détaché.

Domestiquer : du jardin d'Éden à la forêt de Coulombiers

Dans ce cadre, comment comprendre les tentatives et les velléités de domestication du milieu, des espèces et des espaces par les hommes et femmes du Moyen Âge ? En considérant que toute chose a été l'œuvre du Créateur et serait maintenue en mouvement par Nature, le Moyen Âge aurait-il donc été « sans nature » ou bien plutôt « tout nature » ? C'est en substance cette question que se posait Gibert, théologien du XII^e siècle, en se demandant s'il fallait vraiment considérer le fromage et les chaussures

¹⁷ Michel Zink, *Nature et poésie au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 2006, p. 12. Voir aussi p. 18 : « le Moyen Âge [...] ignore le spectacle de la nature et ne connaît que la participation à la nature, [...] puissance génératrice de l'homme et de la création, une puissance dont l'homme est trop dépendant et dans laquelle il est trop englobé pour pouvoir la contempler ».

comme des œuvres divines¹⁸. Si l'homme est tout entier intégré dans la nature, comment situer l'action de celui-ci dans l'univers ? La question se pose de prime abord pour le travail technique et artisanal, dont on a dit qu'il était aussi un mode de représentation analogique du travail de Nature et c'est toute la place de l'action des sociétés dans leur environnement qu'il donne alors à penser. Immergés dans la nature, hommes et femmes du Moyen Âge n'en sont pas moins capables de la transformer, de la mettre à profit mais aussi de la représenter comme un obstacle.

Cette attitude de distanciation vis-à-vis de la nature est au centre d'un débat historiographique qui interroge l'évolution du rapport à l'environnement au cours du temps. La question émerge dans un article de Lynn Townsend White, publié en 1967, dans lequel le médiéviste américain relie la crise écologique que l'on traverse aujourd'hui à l'anthropocentrisme dogmatique du christianisme médiéval¹⁹. Il y avance également que l'interprétation occidentale de la doctrine chrétienne suppose l'acte de domination sur le monde naturel. S'appuyant principalement sur les paroles de Dieu à Adam et sur la scène de nomination des animaux dans le récit de la Genèse²⁰, l'exploitation de l'environnement proviendrait au moins en partie de la « réalisation du dogme chrétien de la transcendance de l'homme et de sa maîtrise légitime sur la nature²¹ ». Prenant pour preuve l'histoire des méthodes de labour ou les images circulant dans les calendriers, il avance que les hommes et les femmes du Moyen Âge, s'appuyant sur certains passages de la Bible,

¹⁸ Cité par Marie-Dominique Chenu, *La théologie au douzième siècle*, Paris, Vrin, 1957, p. 45 (voir note 3 pour le texte original).

¹⁹ Lynn White, « The Historical Roots of Our Ecologic Crisis », *Science*, vol. 155, n° 3767, 1967, p. 1203–1207.

²⁰ Gn, 2, 5-20.

²¹ Lynn White, « The Historical Roots of Our Ecologic Crisis », art. cit., p. 1206 : « realization of the Christian dogma of man's transcendence of, and rightful mastery over, nature » (nous traduisons).

pensaient que la nature était vouée à être domestiquée et transformée au profit de l'homme. Fait à l'image de Dieu, l'être humain serait ainsi appelé à poursuivre son œuvre créatrice en se posant comme « maître et possesseur », comme l'écrivait Descartes.

L'article a néanmoins soulevé plusieurs réponses et critiques en vue de mieux cerner la place de l'environnement et de la nature dans le dogme chrétien de l'Occident médiéval. Elles ont permis de mettre en lumière que plusieurs lectures et positions cohabitent. De la lecture de la Genèse, peuvent alors ressortir trois modalités de relation à l'environnement. À l'injonction à la domination despotique esquissée par White a pu ainsi être opposée une lecture égalitaire de l'œuvre des Six Jours. La relation importante serait celle entre Dieu et ses créatures, indifférenciées et toutes faites de la même matière : ainsi, la Création se donnerait à lire comme une grande fraternité orientée vers le Salut. Les adresses à « Frère Soleil », « Sœur Lune » ou les prêches aux animaux de saint François seraient des manifestations de cette conception²². Une troisième interprétation, celle du *stewardship*, aurait fait de l'homme le gardien et le jardinier d'une nature qui, loin d'être une simple ressource à domestiquer, aurait été confiée aux soins et à la responsabilité des descendants d'Adam et Ève²³.

²² François d'Assise, *Cantique de Frère Soleil*, dans *Œuvres*, trad. Alexandre Masseron, Paris, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1993, p. 255–256. La figure de Saint François dans la mentalité environnementale est souvent associée à celle du modèle, comme cela est déjà amorcé par Lynn T. White et largement repris par d'autres activistes et philosophes de l'environnement jusqu'à nos jours. Sur cette perspective, dont on rappelle souvent l'aspect hérétique, voir Sylvain Piron, « François d'Assise et les créatures : le témoignage de la *Vita brevior* », dans *La restauration de la création. Quelle place pour les animaux ?*, dir. Michele Cutino, Isabel Iribaren et Françoise Vinel, Leyde, Brill, 2017, p. 231–241 et « Louange de l'alouette », *Po&sie*, vol. 167–168, 2019, p. 79–84.

²³ Pour une synthèse, des références bibliographiques et une mise en perspective de ce débat et de la réception de l'article de Lynn T. White, nous renvoyons au dossier de la traduction française commentée : *Les racines historiques de notre crise écologique*, trad. Jacques Grinevald, éd. Dominique Bourg, Paris, PUF/Humensis, 2019.

Comme le remarque Florent Coste, « la nature au Moyen Âge semble irréductible et non congruente aux frontières qu'on lui assigne aujourd'hui²⁴ ». S'il semble peu pertinent de considérer qu'un seul de ces axes est vraiment celui de la mentalité médiévale, c'est bien parce qu'on est face à un éventail de conceptions auxquelles répondent une multiplicité de pratiques et de témoignages.

L'enjeu principal de la domestication consiste dans la proximité et la distance entre les êtres humains et leur territoire et leur éloignement, leur rupture est parfois présentée comme le signe d'un dysfonctionnement. Ainsi, Michel Zink a-t-il montré comment l'arrivée d'un chevalier, créature artificielle, « hors-nature », faisait taire les oiseaux qui chantaient, dans *Le Chevalier au Lion*, l'harmonie du monde autour de la fontaine, non sans résonance avec la critique de la chevalerie formulée par la mère de Perceval²⁵. C'est donc bien parfois à des mondes contraires qu'appartiennent les créatures naturelles et l'homme, ce dernier rompant l'harmonie originelle.

Mieux saisir les enjeux de la distance entre l'être humain et la nature suppose donc d'interroger le terme de « domestiquer » en revenant à son étymologie latine. Il renvoie à l'idée d'intégrer à sa maison ou à sa famille – autrement dit, de prendre une chose avec soi pour son agrément. Un processus de transformation de la nature à des fins utilitaires entre ainsi directement en jeu. Comment ne pas convoquer ici la figure de Mélusine, « fée de l'essor économique médiéval²⁶ » ? C'est bien en défrichant l'espace et en faisant édifier des monuments que cet être hybride, mi-femme fée, mi-dragon, parvient à poser les fondations de la puissante lignée des Lusignan. De constructrice, elle devient maternelle,

²⁴ Florent Coste, « Philippe Descola en Brocéliande », art. cit., § 9.

²⁵ Michel Zink, *Nature et poésie au Moyen Âge*, op. cit., p. 187–194.

²⁶ Jacques Le Goff, « Mélusine maternelle et défricheuse », dans *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1977, p. 326.

car la fécondité qu'elle apporte avec elle se manifeste également par les dix enfants qu'elle donne à la famille. Et même après avoir été surprise au bain et s'être envolée dans les airs sous sa forme monstrueuse, elle revient nourrir ses fils la nuit. Mélusine, comme l'écrit Joanna Pavlevski, incarne bien un brouillage des catégories : entre la femme et l'animal, elle rappelle la nature complexe de l'être humain déchu, condamné à ressentir son aspect sauvage et bestial dans son être même²⁷. Si le serpent est intérieur, Mélusine parvient cependant à le mettre, au moins en partie, à distance, en assumant ses fonctions « défricheuses et maternelles », comme l'écrivait Jacques Le Goff. En domestiquant son animalité constitutive, elle devient un « bon monstre ». Domestiquer, c'est donc transformer ce qui est considéré comme naturel et par-là même acquérir sur lui une maîtrise avantageuse.

La domestication est aussi une affaire de compréhension intellectuelle. Si le terme « domestique » suppose un mode de relation au monde, il se rapproche aussi parfois d'un mode d'appréhension mentale de celui-ci. Classer ou ranger pour rendre intelligible cette nature complexe et multiforme est aussi une manière de l'appivoiser²⁸. En cherchant à expliquer, nommer et décrire les phénomènes naturels, l'approche savante participe également à l'appivoisement de l'environnement. Ces écritures du savoir traitent aussi des pratiques que sont l'agriculture, la chasse ou la botanique et témoignent donc de la réalité de la domestication. Jean de Brie, l'auteur du *Bon berger*, traité de pastoralisme du XIV^e siècle, affirme ainsi avoir successivement gardé des

²⁷ Joanna Pavlevski, « Une esthétique originale du motif de la femme-serpent : recherches ontologiques et picturales sur Mélusine au XV^e siècle » dans *L'Humain et l'animal dans la France médiévale (XII^e–XV^e siècle)*, dir. Irène Fabry-Tehranchi et Anna Russakoff, Amsterdam/New York, Rodopi, 2014, p. 86.

²⁸ Michel Terrasse, Emmanuel Poulle et Danielle Jacquart, *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen Âge. Mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève/Paris, Droz/Honoré Champion, 1994.

oies, des pourceaux, des chevaux puis des vaches à lait : autant de raisons selon lui de prendre la plume, lui qui est « bien digne d’avoir nom de maistre par ses merites et par le comble de sa grant science²⁹ ».

Enfin, l’étude des rapports des médiévaux à la nature doit encore être débarrassée de certains stéréotypes. Le Moyen Âge n’est ni un temps d’obscurantisme et de sauvagerie où l’individu serait isolé au milieu d’une nature hostile et grouillante, ni une sorte de paradis perdu où l’on vivait en harmonie parfaite avec la nature avant l’arrivée de l’âge industriel et du réchauffement climatique. En raison de la diversité des manières de penser la nature et de se comporter à son égard qui caractérise le Moyen Âge, cette période constitue un poste d’observation idéal pour appréhender la transition entre les deux ontologies qui se seraient succédées en Occident. C’est donc dans la difficulté à appliquer strictement ce schéma idéal à la réalité que l’Occident médiéval révèle toute sa richesse.

Les formes de domestication de la nature au fil du Moyen Âge

L’intensité des processus de domestication de la nature répond, schématiquement, aux grandes phrases de la croissance démographique et économique de l’Occident. Après un premier temps fort qui s’étend entre le I^{er} et le II^e siècle de notre ère, le ralentissement des processus d’anthropisation de la nature s’accroît avec les crises du III^e siècle et les migrations des peuples germaniques et asiatiques dans l’empire romain, pour connaître un point bas au cours du VII^e siècle. Durant ce moment de transition, les conceptions antiques de la nature évoluent également sous l’effet du nouveau contexte économique-politique et des apports culturels

²⁹ *The Medieval Shepherd. Jean de Brie’s Le bon berger (1379)*, éd. Carleton W. Carroll et Lois Hawley Wilson, Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2012, p. 40.

nouveaux et hétéroclites – ceux des peuples germaniques, des conquérants arabes ou encore du christianisme occidental en expansion.

À compter de la fin du VIII^e siècle, l'emprise des sociétés sur la nature tend progressivement à redevenir plus forte. À l'époque carolingienne, les grands propriétaires s'efforcent de faire reculer le *saltus*, de rationaliser et d'étendre les superficies mises en culture³⁰. L'intermède des IX^e et X^e siècles, marqués par les guerres civiles et les incursions scandinaves, hongroises et musulmanes, marqua un temps d'arrêt, avant que ne se manifeste une forte reprise économique et démographique coïncidant avec la multiplication des seigneurs, qui participèrent autant à la croissance par leurs initiatives directes que par le poids accru de leurs prélèvements, qui obligèrent les paysans à sortir d'une stricte logique vivrière. Le XI^e siècle marque en effet une réelle rupture et le début d'une grande phase pluriséculaire, durant laquelle l'emprise des sociétés sur les espaces naturels retrouve une intensité inconnue depuis l'époque romaine.

Même si l'importance des défrichements a pu être réévaluée, le phénomène est bien attesté et culmine entre 1000 et 1300³¹. L'emprise des sociétés sur leur environnement s'intensifie au cours du XII^e siècle pour atteindre son maximum dans les décennies centrales du XIII^e siècle. Comme l'écrit Fabrice Mouthon, en 1300, « l'Europe est un monde plein, voire surpeuplé, et surtout totalement humanisé³² ». L'idée de « nature »

³⁰ Jean-Pierre Devroey, *La Nature et le roi. Environnement, pouvoir et société à l'âge de Charlemagne (740-820)*, Paris, Albin Michel, 2019.

³¹ Sylvie Bépoix, Hervé Richard et Vincent Balland, *La forêt au Moyen Âge*, Paris, Les Belles Lettres, 2019 ; Nicolas Schroeder, « “Domestiquer la forêt” ? L'ontologie naturaliste de la génération de Robert Fossier et la toponymie du défrichement », dans *Robert Fossier, les hommes et la terre : l'histoire rurale médiévale d'hier et d'aujourd'hui*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2018, p. 51–66 ; Roland Bechmann, *Des arbres et des hommes : la forêt au Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 1984.

³² Fabrice Mouthon, *Le sourire de Prométhée*, *op. cit.*, p. 9.

ne pouvait donc être la même au haut Moyen Âge et après le Moyen Âge central, ce qui oblige à considérer l'évolutivité des représentations.

Au Moyen Âge central, temps fort de ces mutations, deux tendances marquent les représentations de la nature. La première s'inscrit dans la renaissance intellectuelle du XII^e siècle, car de nombreux textes scientifiques antiques, souvent commentés et enrichis au fil des siècles par des savants arabes, sont alors acquis et traduits par les Occidentaux. Les auteurs tardo-antiques, comme Isidore de Séville et ses *Étymologies*, qui constituaient jusqu'alors la principale, sinon l'unique, source de connaissance en philosophie naturelle, sont nourris de ces nouvelles traductions et commentaires des œuvres antiques, au premier titre desquelles figure le corpus naturaliste d'Aristote³³. Mais, d'autre part, se développe aussi l'idée que le monde civilisé des hommes s'opposerait de plus en plus à celui de la nature sauvage et que l'environnement serait de plus en plus perçu en termes d'appropriation et de possession³⁴.

Néanmoins, avec les crises économiques et démographiques du XIV^e siècle, l'emprise humaine sur la nature tend à se distendre, surtout après les épidémies ultérieures à 1348. La population européenne est probablement divisée par deux entre 1350 et 1420, de nombreux villages sont dépeuplés et les superficies cultivées les moins productives sont

³³ *Ibid.*, p. 45–47. Sur la question, voir notamment Charles Burnett, « Michael Scot and the Transmission of Scientific Culture from Toledo to Bologna via the Court of Frederick II Hohenstaufen », *Micrologus*, vol. 8, 1994, p. 101–126 ; Jacqueline Hamesse, « Les instruments de travail philosophiques médiévaux. Témoins de la réception d'Aristote », *Early Science and Medicine*, vol. 8, n^o4, 2003, p. 371–386 ; Pieter De Leemans, « Aristotle Transmitted. Reflections on the Transmission of Aristotelian Scientific Thought in the Middle Ages », *International Journal of the Classical Tradition*, vol. 17, n^o3, 2010, p. 325–353. Plus récemment, voir aussi *Les Grecs, les Arabes et nous : enquête sur l'islamophobie savante*, dir. Philippe Büttgen, Alain de Libera, Marwan Rashed et Irène Rosier-Catach, Paris, Fayard, 2009.

³⁴ Catherine Chêne propose, à partir de l'étude des procès d'animaux, de voir dans cette pratique qui ne décroît pas au fil du Moyen Âge une mutation des mentalités amorcée à partir du XII^e siècle et sensible dans les siècles suivants. Voir *Juger les vers. Exorcismes et procès d'animaux dans le diocèse de Lausanne (xv^e–xvi^e siècles)*, Lausanne, Université de Lausanne, 1995.

rendues au *saltus*. C'est avec le milieu du XV^e siècle que vient le temps de la récupération et du repeuplement, qui n'atteint toutefois qu'en de rares endroits leurs proportions du XIII^e siècle.

Des spécificités régionales ou locales s'observent également. Certains espaces, telles que l'Italie centro-septentrionale ou les Flandres ont connu une croissance plus précoce et plus intense que d'autres espaces, tandis qu'en Al-Andalus, c'est aux X^e et XI^e siècles que la plupart des aménagements hydrauliques sont réalisés, sous une forme particulière en raison des influences techniques arabo-musulmanes³⁵. Au-delà de la trame de fond qui a été esquissée, plusieurs temporalités doivent être envisagées dans l'évolution des rapports entre sociétés et nature, ce qui constitue une invitation à faire dialoguer les spécialistes de diverses périodes et de divers espaces. Cela suppose toutefois de fixer au préalable les grandes évolutions historiographiques du sujet.

La nature des médiévistes

L'école des Annales et la géographie : une spécialité française

L'école historiographique française a précocement abordé la question des rapports entre les sociétés et la nature. Les grandes monographies régionales de la première moitié du XX^e siècle, qui consacraient de manière quasi-systématique une première grande partie à la description et à l'analyse du milieu naturel, ont en effet marqué de manière durable la recherche française. Deux raisons expliquent cette habitude : d'une part, l'association inédite et typiquement française de l'histoire et de la géographie et, d'autre part, l'aspiration à une histoire totale, incluant les rapports avec leur milieu.

³⁵ Patrice Cressier, « La maîtrise de l'eau en al-Andalus. Un marqueur d'orientalisation et une source de conflits historiographiques », dans Catherine Richarté, Roland-Pierre Gayraud et Jean-Michel Poisson, *Héritages arabo-islamiques dans l'Europe méditerranéenne*, Paris, La Découverte, 2015, p. 301–314.

Fernand Braudel, héritier des *Annales*, décrit ainsi dans *La part du milieu*, sous-titre du premier tome de la *Méditerranée*, l'occupation et l'aménagement des plaines méditerranéennes comme une véritable conquête des sociétés sur la nature :

L'homme est l'ouvrier de cette longue histoire. S'il draine les eaux, s'il gagne la plaine aux labours, s'il en tire largement sa nourriture, le paludisme recule [...] au contraire, s'il néglige les canaux de drainage ou d'irrigation, si le déboisement de la montagne s'aggrave, compromettant les conditions du ruissèlement, ou si la population de la plaine vient à diminuer et que se relâche la prise paysanne, alors la malaria s'étend d'elle-même et paralyse tout³⁶.

Ces quelques lignes sont marquées par un contexte intellectuel où la géographie physique occupait une place centrale, au risque parfois du déterminisme environnemental. Elle est aussi sous-tendue d'un certain anthropocentrisme conduisant à penser une lutte permanente d'un homme-aménageur avec son environnement et à évaluer le développement d'une société à l'aune de son emprise sur la nature. Cette vision doit sans doute beaucoup aux imaginaires issus de la mondialisation européenne et à ceux de l'État moderne, imprégnés des impératifs d'exploiter et de mettre en coupe réglée les milieux naturels³⁷.

Fernand Braudel porta la démarche à son paroxysme : non seulement le premier volume de sa thèse est entièrement consacré à l'étude du milieu naturel mais, plus encore, c'est la Méditerranée qui est au cœur de l'œuvre, reléguant au second plan les acteurs, comme

³⁶ Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II. 1, La part du milieu* [1949], Malakoff, Armand Colin, 2017, p. 70.

³⁷ Or, les anthropologues ont plutôt tendance désormais à montrer que cette surexploitation des environnements naturels par des sociétés construites sur une agriculture céréalière, est en fait elle-même la cause de maladies, de crises de subsistances et de troubles sociaux. Voir James C. Scott, *Homo Domesticus*, *op. cit.*, p. 114–126.

Philippe II. L'histoire du milieu prenait alors le pas sur l'histoire des évènements et de la politique.

La nouvelle histoire et le temps du symbolisme

Cette approche recula à mesure que se développait la nouvelle histoire. La description préalable du cadre géographique a même pu apparaître comme un véritable carcan, remettant en cause les structures même des « thèses à la française ». Tout d'abord, ce préambule géographique fut accusé de rendre l'étude sociale dépendante des observations naturelles initiales. Ensuite, il parut nécessaire d'envisager la nature sous un angle différent, celui de l'histoire culturelle.

À cet égard, investir plantes, animaux, pierres et saisons d'un sens politique, esthétique ou moral peut aussi participer à une autre forme de domestication de la nature : les éléments naturels sont alors exploités dans des processus de représentations. Il n'est donc pas étonnant que les travaux pionniers de Michel Pastoureau dans le domaine de l'histoire symbolique portent sur les objets naturels tels que l'ours, le cochon ou la fleur de lis³⁸. Si des précautions s'imposent, car le symbole médiéval n'est jamais univoque, la nature n'en est pas moins mise à contribution pour signifier et incarner un comportement humain, une valeur politique ou une réalité sociale³⁹. Ainsi, loin de se cantonner à l'étude du folklore,

³⁸ Notamment Michel Pastoureau, *L'ours. Histoire d'un roi déchu*, Paris, Éditions du Seuil, 2007 ; *Le cochon. Histoire d'un cousin mal aimé*, Paris, Gallimard, 2009 ; Michel Pastoureau, *Le loup. Une histoire culturelle*, Paris, Éditions du Seuil, 2018. Voir aussi *Symboles du Moyen Âge. Animaux, végétaux, couleurs, objets*, Paris, Le Léopard d'Or, 2012. Sur l'animal, voir aussi les deux synthèses de Jacques Voisenet, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du Haut Moyen Âge (v^e-XI^e siècle)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994 et *Bêtes et hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs du v^e au XII^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2000.

³⁹ La nature peut ainsi se trouver mobilisée pour justifier des pratiques sexuelles. Voir Maaike Van der Lugt, « L'autorité morale et normative de la nature au Moyen Âge. Essai comparatif et introduction », dans *La nature comme source de la morale au Moyen Âge*, Florence, Sismel – Edizioni del Galluzzo, 2014, p. 3–40.

cette d'histoire des représentations a permis de dégager un mode de pensée « tellement habituel aux auteurs du Moyen Âge qu'ils n'éprouvent guère le besoin de prévenir les lecteurs de leurs intentions sémantiques ou didactiques⁴⁰ ». En faisant passer l'ours sous sa coupe, c'est bien à la domestication d'un symbole naturel trop chargé de paganisme que l'Église s'est employée.

D'autres travaux ont permis de corriger certains préjugés portant sur les milieux naturels au Moyen Âge. Dans ses recherches sur les « terres du sauvage » dans le monde franc, Fabrice Guizard-Duchamp s'intéresse moins aux espaces sauvages comme un donné prétendument réel que comme une construction culturelle qui habite les récits de l'époque et qui servent notamment à mettre en scène la barbarie ou la sainteté. Dans la continuité de la conception gréco-romaine, les espaces, peu accessibles ou situés dans les milieux montagneux ou froids peuvent être perçus comme le repaire des peuples sauvages, proche de l'animalité⁴¹. Avec l'émergence du monachisme, ils deviennent au contraire un lieu d'exercice de la sainteté, procédé par lequel le piémont jurassien devient un véritable désert oriental⁴². Un lien étroit relie alors la géographie naturelle et le caractère d'une ethnie, ce dont témoigne la théorie de l'influence des climats sur le caractère et les mœurs des hommes, qui jouit d'un grand succès tout au long du Moyen Âge et au-delà. Cette perspective permet à l'auteur de revenir sur le fantasme des *Dark Ages* :

« nous préférons affirmer, avec Jacques Berlioz, que la vision d'un haut Moyen Âge "broyé par les désastres vient en grande partie d'une lecture

⁴⁰ Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2004, p. 11.

⁴¹ Fabrice Guizard-Duchamp, *Les terres du sauvage dans le monde franc (IV^e-IX^e siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 90-91.

⁴² *Ibid.*, p. 195.

peu critique des documents, truffés de références bibliques et de lieux communs littéraires”, hérités de la tradition antique⁴³ ».

Cette indispensable mise en perspective culturelle a pu toutefois s'éloigner d'interrogations concrètes sur les rapports des sociétés à la nature, récemment remises sur le devant de la scène, sous l'effet des nouvelles préoccupations écologiques.

Préoccupations écologiques et nouveau regard sur la nature

En effet, malgré le recul important de la place de la géographie physique dans sa discipline, les historiens n'ont jamais délaissé la nature en tant qu'objet historique. Dans les années 1960 se développe depuis les États-Unis l'*environmental history*, dont les tenants étaient soucieux de rendre aux éléments naturels une place centrale dans les études historiques⁴⁴. L'objectif de ces historiens, marqués par la *new left history* et l'activisme politique, était double : d'un point de vue méthodologique, ils souhaitaient montrer que l'environnement, le climat ou encore les catastrophes naturelles jouaient un rôle dans l'évolution des sociétés au même titre que les événements politiques tandis que, idéologiquement, il s'agissait de donner la parole aux « oubliés » et « opprimés » de l'histoire, dans ce cas la terre et le biotope. À compter des années 1990, les sciences dites « dures », ponctuellement utilisées en histoire,

⁴³ *Ibid.*, p. 15 (voir Jacques Berlioz, « Catastrophes naturelles et calamités au Moyen Âge », dans *Catastrophes naturelles et calamités au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 1998, p. 8).

⁴⁴ Fabien Locher et Grégory Quenet, « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 56, 4, 2009, p. 7–8 ; Corinne Beck et Éric Fabre, « L'animal, l'histoire et l'histoire naturelle. Un mariage à trois est-il possible ? », *Études rurales*, n° 189, 2012, p. 107–119. Pour l'histoire médiévale, voir par exemple John Aberth, *An Environmental History of the Middle Ages. The Crucible of Nature*, Londres, Routledge, 2013 ; Richard C. Hoffmann, *An Environmental History of Medieval Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014 et, en langue française, le récent ouvrage de Fabrice Mouthon, *Le sourire de Prométhée*, *op. cit.*

s'emparent également des problématiques écologiques et apportent de nouveaux points de vue sur les manières dont les sociétés exploitent, gèrent et préservent leur environnement.

L'école des Annales avait déjà pu souligner la place de l'environnement dans l'évolution des sociétés, et il serait caricatural de réduire ces travaux au déterminisme géographique⁴⁵. L'historiographie récente est quant à elle marquée par les préoccupations environnementales, comme en témoigne par exemple le titre du récent ouvrage dirigé par François Clément, *Histoire et nature. Pour une histoire écologique des sociétés méditerranéennes*. Son propos introductif définit une « démarche éco-historienne [qui] consiste à prendre en considération l'aspect écologique des phénomènes historiques, à réintroduire la nature dans l'histoire⁴⁶ ». Il met également en garde l'historien « qui demeure encore trop attaché à une vision 'prométhéenne' de l'histoire, dans le sens où il a tendance à considérer que celle-ci est le fruit de l'action des hommes exclusivement et non, aussi, des conditions de son environnement naturel⁴⁷ ». Fabrice Mouthon propose de pousser le paradigme écologique plus loin, affirmant que « d'un certain point de vue, l'idée de nature et la question écologique sont, en Occident, des inventions médiévales⁴⁸ ». Ces nouvelles pistes de réflexion ont

⁴⁵ Comme le rappelle un récent bilan historiographique sur l'histoire environnementale, Marc Bloch avait déjà, dans *Apologie pour l'histoire*, souligné que nature et société ne sont pas à réifier telles deux sphères entièrement distinctes l'une de l'autre, car envisager leurs interactions, c'est concevoir qu'elles s'interpénètrent en permanence : Fabien Locher et Grégory Quenet, « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », art. cit., p. 19 ; Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* [1949], Paris, Armand Colin, 1993, p. 81–83.

⁴⁶ *Histoire et nature. Pour une histoire écologique des sociétés méditerranéennes (Antiquité et Moyen Âge)*, dir. François Clément, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 18 [l'ouvrage est par ailleurs disponible en ligne à l'adresse : <https://books.openedition.org/pur/112676>].

⁴⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁴⁸ Fabrice Mouthon, *Le sourire de Prométhée*, op. cit., p. 6.

également tiré parti de l'archéologie ou des sciences du vivant venant compléter ou contester les conclusions des sources écrites⁴⁹. Tous les paradigmes doivent être pris en compte pour envisager la question qui est la nôtre : dans l'idée d'un renouvellement historiographique, une piste qui semble prometteuse serait de réconcilier d'un côté une histoire matérielle et archéologique, héritière des monographies, et de l'autre une histoire culturelle, nourrie par la sémiologie, l'étude des représentations et des pratiques sociales.

L'écocritique : esthétique et politique de la nature

À nouveau, ne perdons pas de vue que la nature est paradoxalement moins ce qui serait par essence naturel que ce qui est perçu comme tel. Représentations et discours des contemporains contribuent ainsi à façonner une ou des natures – et ces mêmes discours ont des conséquences sur la manière dont l'être humain domestique et gère son environnement. Il importe donc de chercher comment ces constructions peuvent produire des modes multiples de domestication qui, sans être nécessairement incompatibles, reflètent autant de relations et d'attitudes face à la nature, individuelles comme globales. C'est à l'anthropologie que nous devons d'avoir bien souligné que la limite entre nature et culture était une construction sociale inhérente à chaque société et, ce faisant, d'avoir insufflé un nouveau dynamisme pour penser et problématiser ces rapports entre l'homme et son environnement. En faisant de la nature une notion construite, résultat d'un mode de relation à l'environnement, à l'espace et au reste du vivant qui entourent les

⁴⁹ Jean-Loup Abbé, *Une longue histoire. La construction des paysages méridionaux*, Toulouse, CNRS, 2012 ; Stéphanie Thiébault, *Archéologie environnementale de la France*, Paris, La Découverte, 2011 ; Joëlle Burnouf, « La nature des médiévistes », dans *Études rurales*, n° 167–168, 2003, p. 219 et p. 221.

populations humaines, c'est tout l'éventail de ces rapports et dépendances qui se déploient.

Du côté des études littéraires, un article pionnier de Lisa J. Kiser permettait d'entrevoir le potentiel de ces nouvelles perspectives⁵⁰. L'autrice y rappelle que, pour les médiévistes, la tendance est souvent à la généralisation : les conceptions théologiques de la nature ou l'analyse symbolique et allégorique de la présence animale dans des schémas chrétiens, empêchent de prendre en compte la variété des approches médiévales de l'environnement. Constatant qu'une réévaluation de l'opposition entre nature et culture manque encore pour le monde médiéval, elle propose ensuite quelques jalons à partir de sa lecture de textes de Chaucer. À sa suite, d'autres médiévistes participent au courant écocritique, permettant d'enrichir, par l'historicisation même de la notion, les réflexions des deux bords⁵¹. Dans une telle dynamique, l'enjeu thématique de la représentation de la nature s'est alors rapidement mué en préoccupation éthique et politique abordant les configurations du pouvoir et les rapports d'espèces, de genres et d'identités qui les sous-tendent. Par l'étude des relations au monde vivant sous toutes ses formes, par la mise en récit, en figure et en motif esthétique, c'est bien la justification des uns

⁵⁰ Lisa J. Kiser, « Chaucer and the Politics of Nature », dans *Beyond Nature Writing. Expanding the Boundaries of Ecocriticism*, dir. Karla Armbruster et Kathleen R. Wallace, Charlottesville/Londres, University Press of Virginia, 2001, p. 41–56. Voir aussi *Engaging with Nature. Essays on the Natural World in Medieval and Early Modern Europe*, dir. Barbara Hanawalt et Lisa J. Kiser, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2008.

⁵¹ Par exemple, Gillian Rudd, *Greenery. Ecocritical Readings of Late Medieval English Literature*, Manchester/New York, Manchester University Press, 2007 ; Alfred K. Siewers, *Strange Beauty. Ecocritical Approaches to Early Medieval Landscape*, New York, Palgrave Macmillan, 2009 ou Heide Estes, *Anglo-Saxon Literary Landscapes. Ecotheory and the Environmental Imagination*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2017. Voir aussi Vin Nardizzi, « Medieval ecocriticism », *Postmedieval*, vol. 4, n° 1, 2013, p. 112–123.

sur les autres, le pouvoir sur l'espace ou la biopolitique qui se construisent, se nuancent ou se refusent⁵².

Orphée, Prométhée et les autres

Un Moyen Âge prométhéen ?

Il existe une différence fondamentale entre la vision antique et médiévale de la domestication de la nature. Dans la mythologie gréco-romaine, Prométhée dérobe le feu à Zeus, qui souhaitait en garder jalousement le secret pour les dieux. En conséquence, les penseurs de l'Antiquité ont pu concevoir la domestication de la nature comme une ruse des êtres humains, leur permettant de remettre en cause l'ordre originel des choses afin d'améliorer leur existence. Pour cette raison, Pierre Hadot choisit, dans son essai consacré à l'histoire de l'idée de nature, Prométhée comme la figure du domesticateur⁵³. L'homme prométhéen, écrit-il, « revendique un droit de domination sur la nature », dont il saisit les secrets « avec ruse et violence⁵⁴ ». Ce témoignage d'orgueil – ou d'*hybris* pour reprendre le terme antique – devait être puni : Prométhée est ainsi enchaîné et voué à un supplice éternel pour avoir trop aidé les hommes. Le sage socratique doit donc avoir la clairvoyance de refuser d'orgueilleuses recherches sur la nature⁵⁵.

⁵² Voir *From Beasts to Souls. Gender and Embodiment in Medieval Europe*, dir. Jane E. Burns et Peggy McCracken, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2013 ; Peggy McCracken, *In the Skin of a Beast. Sovereignty and Animality in Medieval France*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 2017 ou Karl Steel, *How to Make a Human. Animals and Violence in the Middle Ages*, Colombus, The Ohio State University Press, 2011.

⁵³ Pierre Hadot, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, 2004.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 135.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 189–190.

Cette attitude prométhéenne change de sens avec l'arrivée du christianisme. Dans la Genèse, l'homme est au contraire créé pour dominer et transformer la nature. Avant même le péché originel, « le Seigneur Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder » (Gn 2, 15). La nature est alors bonne, favorable et fournit spontanément l'essentiel de sa nourriture. Séparé du reste du monde naturel par sa position dominante, l'homme n'est pas encore soumis à la douleur du labeur.

Toutefois, cet état paradisiaque est brisé par le Péché originel : chassée du Jardin d'Éden, l'humanité va désormais devoir souffrir pour l'obtention de sa sécurité :

Par ta faute, le sol est maintenant maudit. Tu auras beaucoup de peine à en tirer ta nourriture pendant toute ta vie ;

Il produira pour toi épines et chardons. Tu devras manger ce qui pousse dans les champs ;

Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré. Car tu es fait de poussière, et tu retourneras à la poussière⁵⁶

On constate que, à la différence des penseurs antiques, l'attitude prométhéenne n'est pas condamnée : elle est bien au contraire une injonction divine, tout en étant également une malédiction pour l'être humain.

Dès lors, la domestication de la nature devient une mission imposée par Dieu et à laquelle doit se soumettre la société chrétienne médiévale. De l'apiculteur médiéval installant un essaim dans sa ruche⁵⁷ aux habitants de Gênes agrandissant la digue du Poldo, autant d'incarnations de l'injonction prométhéenne se concrétisent.

⁵⁶ Gn, 3, 17–19.

⁵⁷ Perrine Mane, « Abeilles et apiculture dans l'iconographie médiévale », *Anthropozoologica*, n° 14–15, 1991, p. 25–48.

Toutefois, là encore, l'opposition n'est pas la solution : plutôt que son adversaire, l'individu médiéval fait souvent figure de continuateur de l'œuvre de nature. Les êtres humains représentent ainsi une forme de nature transformée, amenés à progressivement faire évoluer le reste de son environnement, en poursuivant l'œuvre divine sans pour autant en rompre l'équilibre. Au Moyen Âge, transformer son espace n'est pas nécessairement l'asservir ; modifier son environnement ne signifie pas briser l'harmonie naturelle et le « bon sauvage » peut aussi être *homo faber*. Ainsi, la domestication n'est possible que tant qu'elle respecte la nature des créatures. Certains animaux sont par exemple impossibles à domestiquer, du fait de leur identité même. La faune est bien plutôt *naturellement* partagée entre bêtes sauvages et animaux domestiques depuis la Chute, et la domestication n'est donc jamais véritablement un fait humain⁵⁸. Ainsi, une branche du *Roman de Renart*, les *Enfances Renart*, présente une réécriture *bestournée* de la Genèse où Adam et Eve, créés ici avant les animaux, bénéficient de la clémence divine après avoir été chassés du Paradis. Dieu leur offre une baguette qui a le pouvoir de faire apparaître de la mer ce dont ils ont besoin. Si Adam fait sortir de l'eau une brebis et un chien, Eve, quant à elle, est responsable de la création du loup et du renard, bêtes sauvages et malfaisantes. Le texte nous le dit bien, certains animaux sont faits pour la vie avec l'homme, d'autres non :

Toutes les foiz c'Adens feri
 En la mer, qua beste en issi,
 Cele beste si retenoient
 Quel que el ert, si l'aprivoisoient.

⁵⁸ Pierre-Olivier Dittmar, « Le seigneur des animaux entre *pecus* et *bestia*. Les animalités paradisiaques autour des années 1300 », dans *Adam, le premier homme*, dir. Agostino Paravicini Bagliani, Florence, Sismel – Edizioni del Galluzzo, 2012, p. 219–254.

Celes que Eve en fist issir
 Ne pot il onques retenir ;
 Si tost con de la mer issoient,
 Après le leu au bois aloient.
 Les Adam bien aprivesoient,
 Les Evain asauvagisoient⁵⁹.

« Apprivoiser », « assauvagir » : ces catégories antithétiques, qui résonnent à la rime et par la même construction en hypozeuxe, renvoient directement à des états de fait. L'idée qu'il existe deux natures, l'identité sauvage et la domestique, se retrouve aussi dans le discours de certains théologiens. Dans un tel cadre, la domestication de la Tarasque par sainte Marthe ou celle d'un lion par saint Jérôme ne font que souligner par leur exceptionnalité la puissance du miracle divin. Yvain lui-même devra modifier quelque peu son lion, en lui coupant un bout de queue, pour que l'animal devienne son compagnon⁶⁰.

Le triomphe de Nature : un environnement subi

Si, au Moyen Âge, l'humanité a bien transformé et anthropisé à divers degrés la quasi-totalité de son environnement, elle continue toutefois à être exposée aux risques naturels et le moindre printemps humide suffisait à faire pourrir les grains semés et à provoquer une disette. Relativement peu nombreux, les gens du haut Moyen Âge évitaient avec soin de construire leurs habitations en zone inondable. Mais, dans la seconde moitié du millénaire médiéval, sous l'effet de la croissance démographique, nombre de villes ont largement débordé de leur relief initial, aux pieds duquel sont construits de populeux faubourgs,

⁵⁹ *Le Roman de Renart. Tome I (branches I-XI)*, éd. Jean Dufournet, Laurence Harf-Lancner, Marie-Thérèse de Medeiros et Jean Subrenat, Paris, Honoré Champion, coll. « Champion Classiques Moyen Âge », 2013, p. 350, v. 85–94.

⁶⁰ Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au Lion*, éd. cit., p. 326–328, v. 3382–3390.

plus facilement touchés par les crues⁶¹. L'espace rural n'est pas épargné par ce phénomène d'expansion de l'habitat, et nombre de paysans surnuméraires s'installent en bordure des fleuves que leurs ancêtres moins nombreux avaient soigneusement évités. Dans les espaces montagneux, il devient plus fréquent qu'un défrichement trop hâtif entraîne des glissements de terrain et que le seigneur du lieu impose un reboisement.

Dès lors, c'est la domestication du milieu elle-même qui provoque la catastrophe. Paradoxalement, l'humanité peut être davantage exposée aux aléas naturels à mesure qu'elle anthropise son milieu. Malgré les efforts prométhéens déployés par les sociétés du Moyen Âge pour plier la nature à leurs besoins et réaliser parfois d'imposants aménagements, les contemporains ont conscience que cette dynamique peut aggraver les risques naturels⁶². L'humanité semble donc sans cesse en tension entre l'injonction à la domestication, que Dieu a rendue douloureuse, et le danger que cette action peut indirectement représenter pour elle. En 1333, Florence connaît une grave inondation et Giovanni Villani, le chroniqueur qui décrit l'évènement, raconte que les Florentins les plus âgés sont alors appelés à se prononcer pour savoir laquelle des inondations – de 1303 ou de 1269 – avait été la plus violente. Ces derniers répondent que l'inondation de 1303 a été pire, car la commune a laissé des moulins privés se construire en amont de la ville, sans contrôler le nombre des retenues d'eau. Ils ont alors bien conscience que la domestication de la nature peut paradoxalement provoquer une plus grande vulnérabilité des sociétés aux aléas naturels. Pourtant, cette

⁶¹ C'est le cas à Rouen à la fin du xv^e siècle, où la Seine déborde jusqu'à atteindre les greniers à sel. Voir Anne Kucab, « L'hiver à Rouen à la fin du Moyen Âge », *Questes*, n°34, *L'hiver*, 2016, p. 119–138.

⁶² Voir le texte de Jacques Le Goff, « Du Moyen Âge à l'Europe d'aujourd'hui », pour la XIV^e conférence Marc Bloch, prononcée en 1992 [en ligne : https://www.ehess.fr/sites/default/files/pagedebase/fichiers/jacques_le_goff.pdf].

explication rationnelle est également empreinte de considérations religieuses, qui permettent aux contemporains de penser le rapport entre société et nature. Et, selon eux, Dieu, voulant infliger aux hommes l'inondation, aurait fait germer en eux l'idée de construire les moulins. Villani conclut de ces mots : « À celui qu'il n'aime pas, Dieu fait perdre l'esprit⁶³ ».

De fait, peinant parfois à comprendre l'environnement qui l'entoure, l'individu médiéval constate dans l'écologie de ces paysages les caprices de la Fortune, causés par une Nature toute-puissante, outil de la volonté divine et capable de tout plier selon ses lois. Certains proverbes l'attestent : « Meulz vaut nature que nurreture » ou « Plus trait nature que cent beufs ». Nombreux sont aussi les textes médiévaux à faire triompher *Nature* dans le débat qui l'oppose à *Norreture*, l'éducation, comme le met en scène la fable du chat que l'on a dressé de sorte à ce qu'il soit capable de tenir une chandelle allumée entre ses pattes. Le félin se révélera toujours, au final, incapable de résister à l'appel des souris, malgré tout le dressage de son maître : devant le rongeur, le félin « s'entroublie » et ne se préoccupe plus de la bougie allumée⁶⁴. Cette sauvagerie naturelle du chat exposée dans la fable devient clairement et uniformément négative sous la plume des prédicateurs : la puissance de nature devient chez eux « triomphe du Mal et du Malin » qui s'abat sur le pécheur, associé à la

⁶³ Sur la traduction *in extenso* et l'interprétation de ce passage de la chronique de Villani, voir Laurence Moulinier et Odile Redon, « L'inondation de 1333 à Florence. Récits et hypothèses de Giovanni Villani », *Médiévales*, n°36, 1999, p. 91–104, et en particulier p. 97.

⁶⁴ Cette histoire se retrouve par exemple dans le *Dialogue de Salomon et Marculphe*. Voir Laurence Bobis, « Chasser le naturel... L'utilisation exemplaire du chat dans la littérature médiévale », dans *L'Animal exemplaire au Moyen Âge. v^e–xv^e siècle*, dir. Jacques Berlioz et Marie-Anne Polo de Beaulieu, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 228. Voir aussi Emmanuel Cosquin, « Le conte du chat et de la chandelle dans l'Europe du Moyen Âge et en Orient », *Romania*, t. 40, 1911, p. 371–430.

souris⁶⁵. Ainsi, si nature est garante de l'ordre du plan divin, elle est aussi celle qui peut faire basculer du côté de la sauvagerie dangereuse, et même diabolique.

C'est la même image négative que l'on retrouve dans le *Roman de la Rose* : Raison présente Nature comme une pure pulsion érotique, triomphante et toute-puissante, qui réduit l'homme à l'état de bestialité qu'il porte en lui⁶⁶. Cette opposition directe entre *Nature* et *Norreture* permet parfois de souligner le caractère inné de la pureté aristocratique⁶⁷. Cette binarité se trouve alors largement investie d'un enjeu socio-politique : elle peut servir à conforter l'existence d'une noblesse « de fait », opposée au reste des vilains, comme deux mondes imperméables et antagonistes. À première vue, la rencontre entre le vilain et Calogrenant du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes semble bien réactiver une telle opposition : le premier apparaît incapable de comprendre les idéaux chevaleresques de son interlocuteur, chevalier armé qui le prie aimablement de lui indiquer où trouver une aventure. Néanmoins, face à cet être, maître de ces bêtes par la force, c'est bien la

⁶⁵ Laurence Bobis, « Chasser le naturel... », art. cit., p. 239. L'auteur note cependant que, fidèlement aux principes de la symbolique médiévale, la figure est ambivalente : à un chat diabolique s'oppose aussi un chat de Dieu, force naturelle du plan divin et attribut marial.

⁶⁶ Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, éd. cit., v. 14041.

⁶⁷ Une telle dichotomie doit cependant être nuancée : l'idée d'une déperdition des vertus chevaleresques, mal transmises dans les lignées aristocratiques, comme la promotion de l'éducation et de la volonté personnelle pour l'élévation morale des vilains, remettent à l'ordre du jour ces questions. Voir Olivier Linder, « Un monde d'oiseaux de proie. Quelques exemples de figuration animalière du discours *Sur Nature* et *noreture* », dans *Déduits d'oiseaux au Moyen Âge*, dir. Chantal Connochie-Bourgne, Aix-en-Provence, PUP, 2009, p. 179–192 ; Charles de Miramon, « Aux origines de la noblesse et des princes du sang. France et Angleterre au XIV^e siècle », dans *L'Hérédité au Moyen Âge et à l'époque moderne. Perspectives historiques*, dir. Maaike Van der Lugt et Charles de Miramon, Florence, Sismel – Edizioni del Galuzzo, 2008, p. 157–210.

justification naturelle de l'exercice du pouvoir qui se trouve mise en question⁶⁸.

Apprivoiser et comprendre : justifier la domestication

Si la domestication peut être très matérielle, elle est aussi une affaire de compréhension intellectuelle. Classer ou ranger pour rendre intelligible cette nature complexe et multiforme peut apparaître comme une manière de l'apprivoiser, voire d'assurer une forme de salut. Par exemple, Hildegarde de Bingen rédige au XII^e siècle une œuvre où elle rassemble un nombre important de notices présentant les caractéristiques et les bienfaits d'un élément naturel – plante, animal ou minéral – dont elle entreprend de révéler les « subtilités⁶⁹ ». En inventoriant la diversité de la création et en proposant des applications médicales ou diététiques, l'abbesse rhénane tire bien vers l'homme les bienfaits de la nature. Or, elle ne manque pas de préciser qu'avant la Chute, ces bienfaits étaient naturellement connus de l'humanité mais qu'elle a désormais, « perdu les clefs » de la Création⁷⁰. En présentant son œuvre comme le résultat d'une vision inspirée par le Créateur et en inventoriant le monde sublunaire, elle semble offrir à l'être humain un moyen d'apprivoiser une nature, fondamentalement bonne, mais mal comprise, puisque même les bêtes sauvages trouvent une utilité pour lui. Ce mouvement est bien sûr largement relayé et amplifié par le courant des encyclopédies au siècle suivant. Barthélemy l'Anglais, Gossuin de Metz, Vincent de Beauvais ou

⁶⁸ Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au Lion*, éd. cit., p. 162, v. 354 et sq. Sur cet enjeu, voir à nouveau Yasmina Foehr-Janssens, « *Animal Studies* et littérature médiévale. Politiques de la domestication », art. cit., p. 7–9.

⁶⁹ Hildegarde de Bingen, *Physica. Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum*, éd. Reiner Hildebrandt et Thomas Gloning, Berlin/New York, De Gruyter, 2010.

⁷⁰ Laurence Moulinier, *Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde*, Paris/Saint-Denis, Publications de la Sorbonne/Presses universitaires de Vincennes, 1995, p. 271.

d'autres font ainsi de leur statut d'encyclopédiste le résultat de leur devoir de clerc : il s'agit de rendre à l'homme, grâce au savoir, la place supérieure qui était la sienne avant la Chute.

C'est ainsi que les multiples formes du sauvage et du domestique font résonner des enjeux de pouvoir et de contrôle qui prennent pour cible autant l'environnement naturel lui-même que les hommes et les femmes qui le peuplent. Charles Viaut montre comment la forêt vendéenne de Talmont est le lieu d'échanges et de négociations entre les différentes communautés qui ont accès aux ressources fondamentales que cet espace sauvage et anthropisé offre. Les articles d'Alice Laforêt et d'Audrez Dominguez démontrent pour leur part que la valorisation du processus de domestication par les auteurs médiévaux se construit en parallèle de l'expression du didactisme moral qu'ils destinent à leurs lecteurs. La nature s'y construit, dans l'exemple des arbres comme dans celui du lis, comme une référence, voire un guide, dans la vie spirituelle et morale du chrétien. La domestication concrète et monumentale sur laquelle se construit le jardin des Manganes à Constantinople, telle que l'analyse Numa Buchs, est elle aussi traversée par l'affirmation d'une supériorité sociale et politique. Le *basileus* byzantin, en aménageant ce lieu, dessine le portrait d'un souverain puissant, capable de contrôler le végétal et de l'offrir à ses sujets. Cette image d'un pouvoir harmonieux, en accord avec la logique naturelle de la Création, est aussi un objet littéraire dont Charlotte Guiot montre la projection dans la figure du berger. Ce dernier, évoluant entre le monde naturel et celui des hommes, fin connaisseur des bêtes en mesure de leur imposer une juste domination, dialoguant avec la Création dans sa langue pour mieux s'opposer à la technique et à l'artificialité du chevalier, devient alors l'image du bon souverain, capable de restaurer l'âge d'or.

En somme, entreprises d'anthropisation et efforts de compréhension abstraite et intellectuelle des environnements sont complémentaires mais demeurent tous deux résolument prométhéens. Pour autant, ce double mouvement n'est pas exempt d'une attitude « orphique » de contemplation de la nature comme reflet de l'œuvre divine. Plutôt que de les opposer, il semble toutefois plus pertinent de penser ces deux attitudes ensemble, afin de mieux identifier les manières dont les sociétés habitent, aménagent, conçoivent et interprètent les environnements naturels où elles s'inscrivent⁷¹.

⁷¹ Récemment, Léonard Dauphant a souligné que l'attitude de contemplation du paysage n'a pas attendu l'époque moderne. Néanmoins, cette contemplation peut tout à faire être en lien avec l'idée de valorisation et donc de domestication des milieux : un beau paysage est un paysage aménagé par l'être humain, en particulier les campagnes rendues fertiles par le travail de l'agriculture. C'est ainsi davantage l'époque contemporaine qui tend à dissocier contemplation et valorisation, notamment à travers le paradigme de l'authenticité selon lequel ne peut être contemplé que ce qui a été le moins possible affecté par l'être humain. Voir *Géographies. Ce qu'ils savaient de la France (1100-1600)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, coll. « Époques », 2018, p. 72.

